

Il avait presque cinquante ans, une bonne partie de ses cheveux étaient blancs, il nous a quittés deux jours après l'accident. Ces deux jours-là, il était dans le coma, à l'hôpital où ils l'ont opéré à la tête. Les chirurgiens qui l'ont opéré disaient qu'il avait des chances de s'en sortir. Ils lui ont découpé une partie du crâne. Ils avaient demandé à sa femme une signature pour l'intervention chirurgicale. Sa femme a signé qu'elle acceptait les risques de l'opération. Ils étaient mariés depuis deux ans. Ils habitaient dans une petite maison et avec eux il y avait sa fille à elle, de son premier mariage, sa mère à elle et il y avait encore sa grand-mère à elle. Il vivait avec ces quatre femmes dans la maison. La fille à elle avait dix-huit ans. La grand-mère à elle avait quatre-vingts ans. Il était ingénieur en génie civil. La mère à elle était sourde-muette. Elle avait presque soixante ans. Quand il est mort, il travaillait sur un chantier en province. C'était un chantier où il dirigeait la construction d'une fromagerie industrielle. Ces temps-là, il rentrait à la maison seulement le samedi soir. Il repartait sur le chantier le lundi matin. Vers huit heures du matin. Le lundi matin, sa femme n'allait pas au travail. Sa femme était la gérante d'un magasin d'instruments de musique. Elle vendait des violons, des pianos, des flûtes et des batteries. Elle était plus jeune que lui. Elle avait douze ans de moins que lui. Il pratiquait le métier d'ingénieur depuis une dizaine d'années. C'était son deuxième métier. Son premier métier était celui de maître de sports. Il avait pratiqué l'athlétisme. Il avait fait des études de maître de sports. Quand tu es né, il enseignait le sport à des sourds-muets, dans une école spéciale. Il a appris la nouvelle de ta naissance par téléphone. Il n'y avait pas beaucoup de téléphones à l'époque. Il a appris la nouvelle de ta naissance vers neuf heures du soir et il a pris un taxi pour se rendre à l'hôpital. Tu aimais bien aller avec lui en taxi. Quand le taxi passait d'une portion de route couverte par de l'asphalte à une portion de route

couverte par des pavés, tu aimais bien le changement de sons créé par le frottement des roues du taxi sur le revêtement de la route. Les sons des roues du taxi, sur les pavés, étaient comme une cavalerie à la charge. Tu aimais bien jouer au cavalier qui chargeait les ennemis. Il a donné un gros pourboire au chauffeur du taxi. Pendant tout le trajet il a dit plusieurs fois au chauffeur qu'il venait d'être père. Il a quitté le taxi et il a parcouru en courant l'espace qui menait au service des nouveau-nés et il a gravi les marches des escaliers trois par trois, jusqu'à la porte, et il a sonné. Le portier de la maternité est sorti pour lui dire qu'il ne pouvait pas te voir en dehors des heures de visite ; le portier de la maternité pensait à un gros pourboire, et il lui a dit qu'il devait revenir le lendemain matin, à partir de dix heures. Ton père a cassé la gueule du portier de la maternité. Il lui a donné deux coups de poing. Il a visé d'abord l'œil droit du portier de la maternité puis, du deuxième coup il a visé la bouche. Deux coups de poing en pleine figure pour le portier de la maternité. Puis il est monté tout seul à l'étage. Il a commencé à ouvrir les portes des salles et il appelait ta mère par son prénom. Il a réveillé tout le monde. Il vous a vite trouvés. Les infirmières et les médecins n'ont pas pu l'empêcher de vous voir à dix heures du soir. Il savait que tu étais né prématurément. Tu es né à sept mois, et quand il est entré dans la pièce où tu étais avec ta mère, il t'a vu dans la couveuse et il a dit à l'infirmière « sortez-le ! », et l'infirmière t'a sorti immédiatement et il t'a pris dans ses bras et il t'a embrassé et il a dit que tu avais un gros nez. Il a embrassé ta mère. Il te portait dans ses bras et il souriait dans la chambre d'hôpital. Tu n'as pas un gros nez. Tu as son nez à lui. Il n'est pas resté longtemps à la maternité. Il est resté à peu près un quart d'heure puis il est redescendu et il est sorti en passant à côté du portier de la maternité qui était en train de se faire soigner par deux infirmières. Il est allé chercher ses amis. Il a trouvé une dizaine de ses amis et il les a invités dans le meilleur restaurant de la ville. Il leur a offert à manger et à boire toute la nuit. Il a mangé et il a bu avec eux. Il leur a parlé de toi et de ton nez. Quand un vendeur de roses est entré dans le restaurant, il l'a appelé d'un signe de la main et il lui a acheté toutes les fleurs. Il est revenu tôt, le matin, à la maternité. Il est descendu du taxi avec les roses dans les bras.

Le portier de la veille est venu lui ouvrir. Le portier de la veille avait les lèvres gonflées et bleues et il avait un œil couvert par l'enflure de la joue. Le portier de la veille lui a ouvert la porte de la maternité, ton père est entré sans rien dire et le portier a refermé la porte et il est retourné dans sa petite loge de portier. Ton père a donné toutes les roses à ta mère. Physiquement, tu lui ressembles. Autrement, tu ne ressembles à personne de la famille. Une fois, ta mère t'a dit que tu étais fils de Dieu ; c'est parce qu'elle ne voulait pas d'enfant. Elle travaillait beaucoup et son travail la tenait loin de sa maison. Elle était expert comptable et elle était toujours en route. Elle vérifiait les comptes de plusieurs entreprises. Elle ne voulait pas avoir d'enfant. Quand elle était enceinte de toi, c'est ton père qui voulait l'enfant. Ta mère t'a dit qu'elle avait payé ton avortement. Chaque fois qu'elle allait à l'hôpital, pour avorter, il allait avec elle. Il l'accompagnait et, en chemin, il la persuadait, chaque fois, de rentrer à la maison. Il lui a fait rebrousser le chemin de l'avortement. Quatre fois, il a tout fait pour qu'elle n'avorte pas. La quatrième fois, quand elle voulait aller à l'hôpital, il lui a dit que c'était impossible. Il lui a dit que personne ne ferait cet avortement parce que c'était trop tard. Tu étais trop grand, dans le ventre de ta mère. Plus personne ne pouvait te toucher. C'est comme ça qu'elle t'a gardé. Ta mère et ton père s'aimaient beaucoup. Ils t'ont beaucoup aimé, depuis le début. Cette histoire d'avortement, c'est une histoire de Dieu. C'est pour cela que ta mère a dit que tu étais fils de Dieu. Elle a voulu te dire que la mort viendrait par la volonté de Dieu et non par la volonté des hommes. Ton père lui avait transmis la volonté de Dieu. C'est comme ça qu'elle a interprété le désir de ton père de garder l'enfant. Maintenant, tu es là. Tu es là, avec moi. Nous parlons. Nous nous regardons. Nous avons beaucoup de souvenirs à nous raconter. Des fois, tu parles comme moi. Autrement, tu parles comme personne d'autre. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui parle comme toi. J'ai quatre-vingt dix-huit ans et, durant toute ma vie, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui parle comme toi, tu comprends ? J'ai fait les deux guerres mondiales. J'ai été combattant pendant les deux guerres mondiales. Ton père aimait que je lui raconte des faits de guerre. Il était un guerrier, ton père. Un guerrier qui n'a jamais

accepté cette histoire de parti unique. Dans les réunions de l'entreprise, il engueulait toujours quelqu'un, membre du parti unique ou lèche-cul du parti unique. Les lèche-cul du parti unique étaient des lèche-culs du parti unique parce qu'ils voulaient devenir des membres du parti unique. Ton père n'a léché le cul de personne. Ton père n'a jamais voulu entrer dans ce parti unique. Quand il est mort, je t'ai envoyé deux télégrammes. Avec le premier télégramme, je voulais te prévenir. Je voulais te préparer à la mauvaise nouvelle. Dans le deuxième télégramme, je te disais « papa est mort ». Les services de la poste ont fait que c'est le deuxième télégramme qui est arrivé en premier. L'autre, où je te disais que ton père allait mal, est arrivé en dernier. Tu m'as dit que tu étais à la pêche, dans la rivière, avec ta canne à pêche. Ta tante est venue au bord de la rivière et elle pleurait et elle t'a appelé en te disant que ton père était mort. Tu as sorti de l'eau le fil de ta canne à pêche, tu as pris dans ta main l'hameçon, tu as enlevé le ver de terre accroché à l'hameçon, tu as accroché l'hameçon à la canne à pêche et tu as commencé à marcher, dans l'eau, vers le bord de la rivière où ta tante pleurait et disait que ce qui t'arrivait était malheureux. Tu as dit que tu tenais dans une de tes mains, le sac en plastique qui contenait les poissons pêchés. Tu avais pêché environ deux kilos de poisson. Tu marchais dans l'eau et tu tenais ta canne à pêche sur une de tes épaules et tu pensais à ton père et tu regardais l'eau de la rivière et ta tante qui t'attendait au bord de la rivière et tu regardais les peupliers qui poussaient sur le bord de la rivière où ta tante t'attendait et tu pensais à ta canne à pêche faite d'une tige de roseau. Il faisait chaud. Tu étais habillé d'un short et, dans une des poches de ce short, tu avais une boîte de cire dans laquelle tu gardais les vers de terre pour la pêche. Tu avais dans cette poche cette boîte métallique avec son couvercle troué afin que les vers de terre puissent respirer. Dans l'autre poche de ton short tu avais une boîte en plastique, une boîte de médicaments et dans cette boîte tu gardais des hameçons de réserve. Tu avais plusieurs hameçons de réserve. Tu avais une ceinture en cuir à ce short et à ta ceinture était pendu, dans son fourreau, ton couteau de pêche. Ton couteau de pêche, fait d'une de mes baïonnettes de la Deuxième Guerre mondiale. Je me souviens bien du jour où je t'ai

donné cette baïonnette. Tu t'approchais du bord de la rivière et tu voyais ta tante qui portait un tablier sur sa robe, et tu pensais qu'elle était en train de préparer le repas. Tu pensais à ton père. Tu l'avais vu il y a deux mois. Il t'avait acheté un vélo. Un vélo de course pour ta réussite à l'examen. Deux mois auparavant, ton père et toi, vous aviez fêté ton entrée au lycée. Tu voulais un vélo de course. Il t'avait acheté ce vélo de course. L'eau de la rivière était chaude et tu l'as quittée en montant sur le bord où ta tante pleurait et disait « c'était un brave homme, ton père ». Tu as pris le sac en plastique qui contenait les poissons et tu l'as donné à ta tante. Elle a pris le sac avec les poissons et vous êtes partis vers la maison, en suivant le chemin qui longeait le bord de la rivière. Vous avez marché sous les branches des saules et sous les branches des peupliers. Quand le bord de la rivière a rejoint la route, vous avez pris le chemin qui mène à la maison de ta tante et chaque fois que vous croisiez quelqu'un ta tante lui annonçait la mauvaise nouvelle, elle s'arrêtait quelques secondes et elle disait « son père vient de mourir ». Tu regardais ta tante et les gens qui venaient d'apprendre que ton père était mort. Tu étais pieds nus. Jusqu'à la maison de la tante, vous avez rencontré plusieurs personnes qui habitaient la rue et qui connaissaient ton père et qui apprenaient que ton père venait de mourir. Tu ne parlais pas. Tu es entré dans la cour de la maison de la tante et tu as sorti la boîte avec les vers de terre, tu lui as enlevé le couvercle et tu as versé les vers de terre sur la terre des rosiers, à l'ombre, et tu as vu comment les vers de terre commencent à bouger et à chercher des trous dans la terre des rosiers et à disparaître dans ces trous qui les abritent de la chaleur. Tu as remis le couvercle de la boîte de cire et tu as remis dans ta poche cette boîte métallique. Tu as longé la maison de ton oncle, jusqu'à la terrasse, tu as posé par terre ta canne à pêche, tu as enlevé ton couteau de pêche de la ceinture, tu as mis ce couteau sur la table de la terrasse puis tu as sorti de tes poches la boîte avec les hameçons de réserve et la boîte métallique avec le couvercle troué et tu as mis ces deux boîtes sur le comptoir en bois installé contre la barrière qui sépare la terrasse de la basse-cour. Tu as dit à ta tante que tu allais chez ta grand-mère. La grand-mère habitait la même rue. Elle habitait deux cents mètres plus loin. Tu habitais avec ta

grand-mère. Dans la même maison, ta grand-mère avait deux chambres et un grand hall et tu avais deux chambres à toi tout seul. Tu avais quatorze ans. Tu venais d'avoir quatorze ans. Tu as fait tout seul le chemin entre la maison de ton oncle et la maison de ta grand-mère. Tu pensais à la mort. La mort de ton papa n'était pas la mort. Tu te rendais compte que la mort de quelqu'un n'est pas ta mort. Tu comprenais que ton père ne te parlerait plus jamais et tu savais que cela ne signifiait pas que ton père te quitterait pour toujours. Tu es entré dans la cour de la maison où tu habitais avec ta grand-mère maternelle et tu as vu ta grand-mère t'accueillir depuis le seuil de sa cuisine d'été. Elle t'a dit « sois fort, tous on finit dans la terre, qu'on le veuille ou pas ! ». Elle t'a dit « il est mort jeune, ton père » et elle t'a demandé si tu voulais te laver. Elle a sorti de la cuisine un tabouret et une bassine en plastique et elle a placé la bassine sur le tabouret, devant la porte de sa cuisine, puis elle est allée prendre de l'eau à la fontaine de la maison, dans la cour. Elle a rempli d'eau une grande casserole et elle a mis cette casserole remplie d'eau sur un des feux allumés de la cuisinière, puis elle a apporté le savon et elle l'a posé sur le tabouret, à côté de la bassine en plastique. Tu étais assis sur le seuil de la porte de la cuisine d'été et tu regardais les châtaigniers de la cour et le cerisier. Tu ne pensais à rien. Tu regardais tes bras croisés sur tes genoux et tu regardais tes pieds nus et tu regardais les gens qui passaient dans la rue et que tu reconnaissais à travers les fentes de la palissade. Elle est venue avec de l'eau chaude et elle a versé dans la bassine plusieurs litres d'eau chaude, puis elle est venue avec de l'eau froide et elle a versé de l'eau froide par-dessus l'eau chaude et elle a testé de ses mains le mélange d'eau chaude et d'eau froide, puis elle t'a dit « elle est bonne, tu peux commencer », et elle est partie dans la cuisine d'été. Ton père était une sorte de rebelle qui disait tout en face et à n'importe qui. Tu as pris le savon, et, debout, devant la bassine posée sur le tabouret, tu as mis une de tes mains dans l'eau, tu as pris de l'eau dans la paume de ta main, tu as mis l'eau sur tes bras, sur tes épaules, sur ton cou, sur ta poitrine, et tu savonnais chaque partie de ton corps. Tu ne voyais pas beaucoup ton père. Tu le voyais seulement quelques mois par année. Tu voyais l'eau sale couler depuis ton corps dans la bassine en plas-

tique, tu frottais ta peau et tu voyais une couche de mousse grise se former à la surface de l'eau de la bassine et ta grand-mère te regardait depuis le seuil de sa cuisine d'été. Quand elle a vu que tu étais prêt, elle t'a apporté de l'eau froide pour te rincer et elle a versé de l'eau froide sur ton corps à l'aide d'un seau et tu prenais des filets d'eau froide dans les paumes de tes mains et tu laissais couler de l'eau froide sur tes bras et tes épaules et ta nuque, et c'est là que tu as pleuré pour la première fois. Pour la première fois de ta vie, à quatorze ans, tu as pleuré.

Elle entre dans la chambre et se dirige vers le couffin, met sa main gauche sous la nuque de l'enfant couché, sur le côté droit, introduit la main droite sous la taille du bébé et l'enlève de son nid en l'attirant vers sa poitrine; fait quelques pas, comme ça, l'enfant contre son corps, dans la chambre, s'arrête vers le lit, pose la petite fille sur le drap, allongée sur le côté gauche, s'allonge, elle aussi, sur son côté droit, tout près du nourrisson, enlève le soutien-gorge pour l'allaitement, masse, quelques secondes, de ses doigts, son sein droit, et, quand la petite commence à demander du lait, lui introduit le tétou dans la bouche.

Avec cette boîte de conserve vide, tu peux faire quelque chose, tu peux la peindre à l'huile, tu peux lui colorer le fond, tu peux l'utiliser comme vase pour tes stylos et tes crayons, tu peux lui coller dessus plusieurs boutons de tes chemises, tu peux la tremper dans l'eau. J'ai vu, une fois, dans une fête foraine, des boîtes de conserves vides empilées en forme de pyramide sur un comptoir. Les gens s'amusaient à lancer des balles en tissu et faisaient tomber les boîtes par terre. Tu peux faire ce jeu-là. Tu peux lui faire des trous, à cette boîte, avec un clou et un marteau. Tu peux la mettre sur ton ordinateur et, de temps en temps, je viendrai avec une rose et la mettrai dedans.

Hier soir, cette boîte de conserve était pleine. Il y avait à l'intérieur des haricots verts. Tu l'as sortie de l'armoire d'en haut. Tu